

N^{os} 327-328

JUILLET-DÉCEMBRE 2018

REVUE
DE
LINGUISTIQUE ROMANE
PUBLIÉE PAR LA
SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE ROMANE

Razze latine non esistono: esiste *la latinità*

Tome 82



STRASBOURG
2018

EXTRAIT

REVUE DE LINGUISTIQUE ROMANE (RLiR)

Anciens directeurs :

A.-L. TERRACHER, P. GARDETTE, G. TUAILLON, G. STRAKA, G. ROQUES

La RLiR est publiée par la *Société de Linguistique Romane*

DIRECTEUR :

Martin GLESSGEN

Professeur à l'Université de Zurich /
Directeur d'Études à l'EPHE/PSL, Paris

DIRECTEURS ADJOINTS :

André THIBAUT

Professeur à l'Université de Paris - Sorbonne

Paul VIDESOTT

Professeur à l'Université de Bolzano

COMITÉ DE RÉDACTION :

Monica CASTILLO LLUCH, Professeur à l'Université de Lausanne

Jean-Pierre CHAMBON, Professeur à l'Université de Paris - Sorbonne

Jean-Paul CHAUVEAU, Directeur de recherche émérite au CNRS

Gerhard ERNST, Professeur émérite de l'Université de Ratisbonne

Hans GOEBL, Professeur émérite de l'Université de Salzbourg

Sergio LUBELLO, Professeur à l'Université de Salerne

Pierre RÉZEAU, Directeur de recherche honoraire au CNRS

Gilles ROQUES, Ancien directeur de la Revue

Fernando SÁNCHEZ MIRET, Professeur à l'Université de Salamanque

COMITÉ SCIENTIFIQUE :

Stefano ASPERTI, Professeur à l'Université de Rome

Reina BASTARDAS, Professeur à l'Université de Barcelone

Eva BUCHI, Directrice de recherche à l'ATILF

Rosario COLUCCIA, Professeur à l'Université de Lecce

Frédéric DUVAL, Professeur à l'École nationale des chartes

Steven DWORKIN, Professeur à l'Université de Michigan

Brenda LACA, Professeur à l'Université de Paris 8

Jutta LANGENBACHER-LIEBGOTT, Professeur émérite de l'Université de Paderborn

Adam LEDGEWAY, Professeur à l'Université de Cambridge

Célia MÁRQUES TELLES, Professeur à l'Université de Bahia

Gioia PARADISI, Professeur à l'Université de Rome

La RLiR est publiée régulièrement en deux fascicules (juin et décembre) formant un volume annuel de 640 pages (v. pour sa version électronique <www.eliphi.fr>, ELiPhi numérique). Les communications relatives à la rédaction de la Revue doivent être adressées à M. Martin GLESSGEN, les articles et les comptes rendus en format PDF et DOC : <glessgen@rom.uzh.ch>, en particulier <<http://www.intosai.org/fr/issai-executive-summaries/detail/article/issai-5600-peer-review-guideline.html>>).

Les auteurs d'articles et de comptes rendus doivent être membres de la *Société de Linguistique Romane*. Les articles et comptes rendus de la RLiR sont soumis à une procédure d'examen par les pairs conforme aux directives ISSAI 5600 et ISSAI 30 de l'*Organisation Internationale des Institutions Supérieures de Contrôle des Finances Publiques* (<www.intosai.org> ; en particulier <<http://www.intosai.org/fr/issai-executive-summaries/detail/article/issai-5600-peer-review-guideline.html>>).

Pour la mise en forme des articles et des comptes rendus, on utilisera les feuilles de style disponibles pour la RLiR (qui peuvent être téléchargées à partir du site internet de la Société : <www.slr.org>, ou requises à l'assistant de rédaction, M. Dumitru KIHAI : <slir@rom.uzh.ch>). Pour les sigles et les abréviations utilisés dans la Revue, voir la liste disponible en ligne : <<http://www.slr.org/revue-linguistique-romane/sigles-et-listes-dabreviations-2/>>.

Shana POPLACK, *Borrowing. Loanwords in the Speech Community and in the Grammar*, New York, Oxford University Press, 2018, 272 pages.

Les travaux de Shana Poplack, ciblés sur les questions de l'emprunt linguistique et de l'alternance codique et qui couvrent presque quatre décennies d'études sociolinguistiques depuis son article fondateur de 1980, sont bien connus¹. Sa nouvelle monographie *Borrowing* représente selon Pieter Muysken dans l'avant-propos « the most coherent, authoritative, and comprehensive study of the process of lexical borrowing so far undertaken » [xiii]. Le livre consiste largement en une synthèse de ses publications antérieures. L'une des nouveautés de cet ouvrage est l'application d'un axe diachronique à son argumentation et des résultats qui semblent confirmer qu'une approche résolument synchronique aura toujours du mal à expliquer la diffusion des emprunts entre discours et langue.

Le choix du sous-titre, *Loanwords in the Speech Community and in the Grammar*, est révélateur de l'orientation du livre et n'est pas un simple choix éditorial: il porte bien sur les emprunts dans la communauté linguistique et dans la structure grammaticale – et non pas dans le lexique. Dans le cadre du processus qu'elle appelle *language mixing*, la terminologie de l'auteure mérite d'être exposée, car elle est plutôt limitée à cette approche.

borrowings: éléments d'origine étrangère consistant en un seul item, simple ou complexe, d'une langue source (*donor language* ou L_D) et – critère déterminant – intégrés sur le plan morphosyntaxique de la langue cible (*recipient language* ou L_R).

- *nonce borrowings*: *borrowings* qui sont attestés une seule fois dans un corpus donné.

loanwords: *borrowings* qui démontrent une certaine diffusion dans la communauté linguistique.

- les *established* ou *widespread loanwords* sont employés par au moins dix locuteurs dans le corpus.
- les *attested* ou *bona fide loanwords* sont enregistrés dans la lexicographie.

single-word switches: cas d'alternance codique consistant en un seul élément non intégré sur le plan morphosyntaxique de la L_R .

Cet ouvrage ne considère pas la question de l'alternance de code consistant en plus d'un élément (*multiword code-switches*), qui selon la définition de l'auteure ne rentre pas dans la catégorie des *borrowings*. Suite à la présentation de ces précisions dans l'introduction du livre, l'auteure expose sa méthodologie en situant le projet dans le cadre de la

¹ Shana Poplack, « 'Sometimes I'll start a sentence in Spanish y termino en español': Toward a typology of code-switching », *Linguistics* 18 (1980), 581-618; voir aussi « The Second Decade (1973-1983): Shana Poplack, "'Sometimes I'll start a sentence in Spanish y termino en español': Toward a typology of code-switching" », *Linguistics* 51 (2013, numéro spécial « Jubilee »), 11-14. – Il s'agit du texte le plus cité (selon ce dernier article) et l'un des plus téléchargés de la revue *Linguistics*.

linguistique variationniste [ch. 2] et en présentant les corpus exploités [ch. 3], principalement le corpus Ottawa-Hull du français en contact avec l'anglais.

La thèse centrale de l'ouvrage, à laquelle est globalement consacré le quatrième chapitre, est que le processus de *borrowing* implique l'intégration immédiate et spontanée des éléments de la langue source au système morphosyntaxique de la langue cible. Lorsqu'un élément est emprunté (*borrowed*) en discours par un locuteur, il n'y a pas de processus d'intégration qui se déroule dans le temps : il est presque toujours immédiat. Dans le cas contraire, où des éléments étrangers sont régis par la structure de la langue source, il s'agit d'alternance de codes – mais ce procédé s'avère finalement très peu attesté dans le corpus. Cette observation sous-tend tous les autres chapitres du livre (et y est répétée constamment); plus loin, l'auteure insiste sur le fait que « this is not a theoretical prerequisite, but a very robust empirical finding » [213].

Deux facteurs en particulier ont tendu à embrouiller l'analyse de l'intégration morphosyntaxique des emprunts dans la langue cible : la variabilité formelle et le cas de la forme nue, sujets abordés respectivement dans les chapitres 5 et 6. Ces deux caractéristiques sont souvent invoquées pour soutenir que les éléments de la langue source présents dans un discours tenu dans la langue d'arrivée illustrent l'alternance codique et non l'emprunt. Dans les deux cas, Poplack affirme qu'il s'agit le plus souvent de *borrowing* : la variabilité morphosyntaxique dans l'emprunt reflète presque systématiquement la même variabilité dans la langue source ; et les formes nues ne peuvent renseigner l'analyse que lorsqu'elles apparaissent aux *conflict sites* où la structure des deux langues données diffère. Dans le chapitre 7, les hypothèses traitées dans les chapitres précédents sont renforcées par leur croisement avec des analyses portant sur des langues de diverses familles.

Si les autres chapitres synthétisent largement des résultats connus de longue date, le matériel présenté dans le chapitre 8 représente une rupture majeure, et plus récente,² avec presque toutes les autres études sur l'emprunt lexical dans le cadre de la sociolinguistique synchronique car il s'engage dans une comparaison diachronique. Ici l'auteure compare trois corpus oraux de français canadien créés à trois époques différentes (années 1940-1950, 1980 et 2000). Poplack décrit cette démarche comme « unusual in the study of language change, and unprecedented in the field of language contact » [123] et note que « [t]his diachronic question has never, to our knowledge, been addressed » [129]. Le but est de tester deux présuppositions très répandues dans le champ [122-23]:

Diffusion Assumption: « lone L_D -origin items introduced as nonce words typically gain in frequency and extend across the community »

Graduality Assumption: « such items are introduced in L_D linguistic form (i.e., as code-switches) and are *eventually* integrated into L_R structure as they increase in frequency and diffusion, en route to achieving bona fide loanword status »

L'auteure note que ces présuppositions sont raisonnables dans le cadre des théories sur le changement linguistique, mais elles n'ont pas été démontrées de manière empirique. Les données qu'elle analyse ici semblent, en fait, réfuter ces notions. En ce qui

² Ce chapitre est un développement de Shana Poplack et Nathalie Dion, « Myths and Facts about Loanword Development », *Language Variation and Change* 24 (2012), 279-315.

concerne d'abord la *diffusion assumption*, la grande majorité des *borrowings* disparaissent après leur apparition, et les rares cas qui sont attestés en diachronie sont tout de même très peu fréquents; dans ce sens, les *nonce borrowings* se comportent simplement comme la plupart des néologismes attestés dans le discours oral. Quant à la *graduality assumption*, l'auteure démontre une fois de plus que l'intégration morphosyntaxique est immédiate. Elle conclut [140]:

The fact that linguistic integration occurs at the nonce stage confirms that it (and by extension the borrowing process) is completely independent of social integration, as measured by recurrence of the word in the speech of the individual and dispersion across the community. [...] The way nonce borrowings become loanwords, if indeed they ever do, is through social contract, not through linguistic transformation.

Même si ses conclusions sont provisoires car basées sur des corpus assez restreints, il s'agit d'un aveu plutôt saisissant de la part de l'auteure: si les emprunts exceptionnels observés dans le discours oral – objet de nombreuses années d'études de ce type – ne sont pas transmis au niveau de la communauté, cette constatation relativise sensiblement la valeur de l'approche sociolinguistique dans la description du processus de l'emprunt entre discours et langue. Nous reviendrons sur ce point, crucial à notre sens.

Dans le chapitre 9, Poplack explique l'importance de la distinction entre *nonce borrowing* et alternance codique, laquelle a toujours été controversée. Pour elle, l'alternance codique représente justement le recours à la structure de la langue source (L_D), alors que l'emprunt (*borrowing*) reflète l'intégration morphosyntaxique de la langue cible (L_R). Dans la conclusion du livre, elle insistera sur le fait que cette distinction est sans doute la contribution la plus importante de son ouvrage [215]:

The empirical distinction between code-switching and borrowing is perhaps the greatest methodological contribution of this work to the field of contact linguistics, since it frees researchers to construct theories *en toute connaissance de cause*—that is, on the material they claim to be explaining rather than on data muddied by disparate phenomena behaving in demonstrably different ways.

Bien que l'auteure démontre très bien tout au long du livre que l'intégration morphosyntaxique se fait immédiatement en discours chez l'individu (quelle que soit la terminologie que l'on préfère, *borrowing* v. *code-switch*), il semble peu probable que son argument convainque tous les chercheurs dans un débat qu'elle qualifie d'«acrimonieux» et dont les positions sont bien tranchées [141; cf. aussi 1, 214].

On pourrait s'étonner que la question de l'intégration *phonético-phonologique* n'ait pas été abordée jusqu'ici. C'est parce que ce type d'intégration, objet du chapitre 10, ne serait en soi un indice ni d'emprunt ni d'alternance codique: l'intégration morphosyntaxique et l'intégration phonétique procéderaient en effet de manière indépendante. L'un des résultats les plus intéressants de cette partie est que la variation phonétique dans les emprunts exceptionnels s'observe *également* dans les emprunts bien établis dans la langue: «attested loanwords display the same kinds of fluctuation in [phonetic] integration across speakers and segments observed for nonce borrowings» [174]. La *contextualisation* semble donc être une leçon très importante de son ouvrage: la variation formelle n'indique rien en soi sur l'intégration d'un emprunt; ce qui compte, c'est la contextualisation de la variation de l'emprunt vis-à-vis la variation observée dans d'autres contextes.

Le chapitre pénultième traite l'important rôle des dynamiques sociales dans l'emploi et le statut de l'emprunt au sein d'une communauté linguistique, mesurables selon les variables sociolinguistiques. Poplack souligne que le facteur déterminant pour l'emprunt n'est pas interne à la langue mais externe: ce sont surtout les normes de la communauté qui l'emportent sur d'autres facteurs.

La conclusion propose un résumé très clair et concis des thèmes abordés dans le livre, lesquels, dans l'ensemble, ont tenté de démontrer que « [l]inguistic integration is independent of social integration » [212]. À ce titre, son paragraphe de conclusion nous semble révélateur d'un angle mort dans son approche. En esquissant des pistes pour de futures recherches, Poplack note que la bibliographie sur le sujet « should be supplemented with many more large-scale empirical studies of actual bilingual behavior in a much wider variety of well-defined bilingual communities » [216]. Et de terminer ainsi: « Observance of these directions can only enhance our understanding of language mixing, this endlessly fascinating recourse uniquely available to bilinguals » [216]. Certes, la méthodologie irréprochable exposée ici contribuera à une meilleure compréhension de l'emprunt. Toutefois, ces lignes semblent refléter un biais qui caractérise ce champ depuis presque soixante-dix ans: les communautés de locuteurs bilingues en contact physique ne représentent qu'une des multiples sources de l'emprunt lexical.

Dès les premiers travaux de Haugen et de Weinreich dans les années 1950, on commence déjà à déceler le paradoxe. Tout en se servant d'exemples d'emprunts bien ancrés dans la langue, ces auteurs ont résolument insisté sur des méthodes synchroniques qui pouvaient bien éclairer le processus de contact de langues, mais pas le mécanisme par lequel des emprunts ont fait le saut du discours individuel au code social partagé par les locuteurs de toute la communauté linguistique, et encore moins le saut vers la langue dans la conception la plus abstraite, comme diasystème. La préoccupation des chercheurs pour l'observation synchronique des productions orales des bilingues est bien compréhensible lorsqu'on songe à l'héritage structuraliste transmis à la sociolinguistique (en particulier, celle d'inspiration labovienne), mais on peut se demander si la prédominance de cette approche reste appropriée, étant données les limitations qu'elle présente. En fait, le projet sociolinguistique n'a fait que faire ressortir – dès le tout début de la discipline – certains éléments fondamentaux pour la compréhension du changement linguistique et pertinents pour la description du lexique en diachronie: par exemple, l'importance du rôle du prestige, les attitudes des locuteurs envers leur propre langue, et la possibilité du changement par le haut. Ces derniers facteurs pourraient évidemment aider à expliquer, en tenant compte de l'élément diachronique, la diffusion des emprunts au sein d'une communauté particulière, en fonction des normes de celles-ci, comme Poplack l'explique si bien dans son livre. Mais en général, les études sociolinguistiques sur l'emprunt, même lorsqu'elles reconnaissent de tels facteurs, s'arrêtent avant toute discussion sur la diffusion.

L'importance accordée par Poplack à l'étude diachronique pour nourrir nos connaissances sur l'emprunt lexical pourrait, si on veut adopter un point de vue optimiste, indiquer une possible marche en avant vers une meilleure intégration des différentes approches de l'emprunt. Mais en lisant cet ouvrage, le lecteur ne rencontrera presque aucune référence aux riches sources sur l'emprunt réalisées dans le cadre de la lexicologie historique. Quoique sa méthodologie implique la consultation de la lexicographie historique de référence (DHFQ, TLF, FEW) pour déterminer si un mot a été lexicographié, son analyse ne s'appuie ni sur ces sources, ni encore sur les travaux spé-

cialisés basés sur des corpus textuels³. La réticence de certains linguistes à enrichir leur réflexion des données historiques a mené à un gouffre entre l'approche sociolinguistique et l'approche philologique, mais il est difficile de voir comment on aboutira à une théorie unifiée et cohérente de l'emprunt si le modèle heuristique ne tient pas compte à la fois du mélange des langues et des résultats de ce mélange – sociaux, partagés et conventionnels – qui sont codés dans le lexique d'une langue⁴.

Si on veut bien comprendre la nature de l'emprunt et son processus de diffusion, il faut reconnaître que la création lexicale est complexe et variée, nourrie par de multiples types de « contact » – y compris le contact asynchrone par voie écrite, notamment dans le cas des emprunts savants. On pourrait envisager également un degré de productivité induite par un contact plus subtil et éphémère au sein des sociétés qui sont fonctionnellement monolingues – c'est-à-dire, lorsque les emprunts sont introduits par des locuteurs ayant des compétences acquises d'une autre langue, et un « contact » quelconque avec elle (voyages, amis, médias, etc.), mais sans aucun bilinguisme fonctionnel au quotidien. Il est même permis de supposer que des monolingues peuvent, dans certains cas, créer des emprunts en imitant des éléments d'une langue étrangère qu'ils rencontrent de manière ponctuelle, sans avoir aucune connaissance préalable de celle-ci. Dans le monde riche en médias et en contacts de tous types dans lequel nous vivons aujourd'hui, il serait à tout le moins réducteur de continuer à suggérer que le contact des langues se limite aux bilingues partageant un espace géographique⁵.

Ce n'est pas tous les jours qu'apparaît une monographie consacrée entièrement à l'emprunt. Cette source rigoureusement documentée et clairement argumentée représente incontestablement une nouvelle référence pour ce champ d'étude, tant sur le plan méthodologique que sur le plan théorique. Elle ne présente pourtant qu'une vision partielle du phénomène multidimensionnel qu'est celui de l'emprunt lexical.

Nicholas LOVECCHIO

³ La seule source d'orientation philologique citée, une fois, est Julia Schultz, *Twentieth Century Borrowings from French to English. Their Reception and Development*, Newcastle upon Tyne (UK), Cambridge Scholars, 2012. L'état de la recherche philologique ressort bien des travaux de Philip Durkin ciblés sur l'anglais (*Borrowed Words. A History of Loanwords in English*, Oxford/New York, Oxford University Press, 2014; cf. aussi *The Oxford Guide to Etymology*, *ib.*, 2009 qui replace l'emprunt dans le cadre plus général de l'étymologie) ou encore, du côté français, d'André Thibault (dir., *Galicismes et théorie de l'emprunt linguistique*, Paris, L'Harmattan, 2009).

⁴ Sur ce point, voir Sarah Thomason, « Contact Explanations in Linguistics », in: Raymond Hickey (dir.), *The Handbook of Language Contact*, West Sussex (UK), Wiley-Blackwell, 2010, 46.

⁵ Une fois encore, voir Thomason, *op. cit.*, 31-32.